



HAL
open science

Analogie/anomalie. Reflet de nos querelles dans un miroir antique

Françoise Douay, Jean-Jacques Pinto

► **To cite this version:**

Françoise Douay, Jean-Jacques Pinto. Analogie/anomalie. Reflet de nos querelles dans un miroir antique. *Communications*, 1991, 53 (1), pp.7-16. 10.3406/comm.1991.1800 . halshs-00807462

HAL Id: halshs-00807462

<https://shs.hal.science/halshs-00807462>

Submitted on 6 May 2013

HAL is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.

Copyright

Analogie / anomalie

In: Communications, 53, 1991. pp. 7-16.

Citer ce document / Cite this document :

Douay Françoise, Pinto Jean-Jacques. Analogie / anomalie. In: Communications, 53, 1991. pp. 7-16.

doi : 10.3406/comm.1991.1800

http://www.persee.fr/web/revues/home/prescript/article/comm_0588-8018_1991_num_53_1_1800

Françoise Douay, Jean-Jacques Pinto

Analogie/anomalie

Reflet de nos querelles
dans un miroir antique

La querelle qui oppose la sémantique cognitive à la linguistique « orthodoxe » contemporaine : structuralisme et grammaire générative (Claude Vandeloise, ce numéro), éveille, en histoire des sciences du langage, des échos lointains mais familiers. Car, par bien des aspects, se trouve rappelée une querelle épistémologique ancienne de grande envergure, celle qui, dans l'Antiquité grecque, opposa les *anomalistes* aux *analogistes*, les anomalistes de l'école stoïcienne de Pergame aux analogistes de l'école aristotélicienne d'Alexandrie. Certes, l'histoire ne se répète jamais identiquement, et c'est toujours *mutatis mutandis* et *modulo* des différences importantes qu'un rapprochement peut être risqué ; une superposition exacte n'est donc pas ici de mise. Toutefois, en nous montrant à distance, par-delà les polémiques immédiates, qu'il existe, de façon ancienne et récurrente, au moins deux discours divergents¹ sur les fondements de la Grammaire, la querelle antique tend, aux querelles actuelles, un miroir instructif. Une clarification indirecte des divergences qui agitent la linguistique contemporaine est donc le but que se propose cette brève excursion sur les territoires historiques des analogistes et des anomalistes.

Les faits remontent au deuxième siècle avant Jésus-Christ et s'incarnent en deux figures emblématiques : Aristarque, cinquième directeur en titre de la bibliothèque d'Alexandrie (700 000 volumes), théoricien, dans la mouvance d'Aristote, de l'analogie linguistique ; et son contradicteur Cratès de Mallos, fondateur de la bibliothèque, rivale, de Pergame (400 000 volumes), qui donne du fatalisme stoïcien une interprétation grammaticale : plutôt qu'un *système* régulé par l'analogie, une langue est un *corpus* où domine l'anomalie ; d'où le nom des protagonistes antiques².

A ce niveau de généralité, le rapprochement avec les débats actuels

paraît injustifié, car, si les structuralistes ont en effet défendu la notion de système, seuls les grammairiens *puristes* ont fait, et font encore, leurs délices d'une langue naturelle conçue comme un corpus, un trésor, d'irrégularités : « ni tableaux, ni règles générales, ni, bien évidemment, aucune écriture symbolique, mais seulement la simple assertion d'un impossible : " dites, mais ne dites pas " ». Jean-Claude Milner, dans *L'Amour de la langue* (Éd. du Seuil, 1978, p. 33-35), a écrit sur le désir du puriste des pages lumineuses... où la sémantique cognitive, assurément, ne saurait se reconnaître. Pour voir apparaître la portée du débat entre Alexandrie et Pergame, et sa pertinence pour nos propres querelles, il faut entrer dans le détail des synthèses tardives : le meilleur exposé de la position analogiste (qu'il conteste parfois et dépasse souvent) se trouve au livre X de *La Langue latine (De lingua latina)*, publiée en 45 avant Jésus-Christ par Varron, homme politique, administrateur, poète et grammairien latin ; et le meilleur exposé de la position anomaliste, au livre I (*Contre les grammairiens*) du *Contre les mathématiciens (Contra mathematicos)*, rédigé au deuxième siècle de notre ère par le philosophe sceptique Sextus Empiricus. Cet enrôlement des grammairiens, et autres « dogmatiques », parmi les mathématiciens n'est pas fortuit puisque le point névralgique de la querelle concerne précisément les limites des modèles mathématiques-et-logiques et, en particulier, le rapport des règles grammaticales aux règles logico-mathématiques : sont-elles de même type ? peut-on leur accorder le même statut, et le même crédit ? Sextus Empiricus le nie expressément ; néanmoins, les positions qu'il défend, ou que ses analyses suggèrent, dépassent le simple purisme grammatical. Mais il faut reprendre les choses par leur début, c'est-à-dire, historiquement, par l'analogie.

Varron rappelle excellemment que c'est en empruntant aux mathématiciens (Eudoxe de Cnide, ami d'Aristote, puis Euclide, d'Alexandrie) leur *rapport proportionnel (analogon en grec)* que les grammairiens alexandrins ont pu, les premiers, établir clairement, sous forme de tableaux, les paradigmes complexes de la morphologie flexionnelle grecque : déclinaisons et conjugaisons. Voici comment il expose leur démarche :

§ 41 Comparons 1 et 2 d'une part, 10 et 20 d'autre part : 2 est à 1 ce que 20 est à 10. On trouve aussi ce type de rapport entre couples semblables, par exemple dans les monnaies : un denier [dix as] est à un victoriatum [cinq as] ce qu'un autre denier est à un autre victoriatum. De même dans tous les autres domaines, on dit qu'il y a rap-

port proportionnel quand on rencontre un ensemble de quatre termes du type : le fils est au père comme la fille à la mère (en termes de relations de parenté), ou midi est au jour comme minuit à la nuit (en termes de divisions du temps).

§ 42 Les poètes font grand usage de ce type de rapport pour leurs comparaisons et il a des applications très raffinées en géométrie. Les grammairiens l'appliquent au langage, les plus ingénieux en ce domaine étant les disciples d'Aristarque qui disent par exemple qu'*amorem/amori* [amour, accusatif/datif] et *dolorem/dolori* [douleur, accusatif/datif] sont proportionnellement semblables (ils voient bien qu'*amorem* est différent d'*amori* et *dolorem* de *dolori*, puisqu'il s'agit de cas différents, mais leur argument, c'est qu'ils comparent des *couples* semblables).

§ 43 La proportion est parfois constituée de deux rapports imbriqués, tels que l'un constituerait une verticale et l'autre la perpendiculaire. Voici qui éclairera mon propos.

Soient des nombres ainsi disposés :

1	2	4
10	20	40
100	200	400

On retrouve dans ce tableau numérique les deux rapports que j'ai annoncés et on en tire deux analogies différentes :

rapport du double sur l'horizontale : $1/2 = 2/4$

rapport du décuple sur la verticale : $1/10 = 10/100$.

§ 44 De la même façon, la flexion des mots se développe dans deux directions quand on passe du nominatif aux cas obliques d'une part, et du nominatif à un autre nominatif d'autre part. On obtient ici un tableau analogue :

	<u>nominatif</u>	<u>datif</u>	<u>génitif</u>
masculin	<i>albus</i>	<i>albo</i>	<i>albi</i>
féminin	<i>alba</i>	<i>albae</i>	<i>albae</i>
neutre	<i>album</i>	<i>albo</i>	<i>albi</i>

Par suite, en partant du modèle, on obtient par flexion « perpendiculaire » des analogies du type : *albus/Atrius* : *albo/Atrio* et par flexion « verticale » : *albus/Atrius* : *alba/Atria*.

(*La Langue latine*, X. 41-44, trad. Baratin et Desbordes, 1981, p. 189).

Notre grammairien poursuit son exposé en introduisant graduellement des exemples de plus en plus complexes, toujours selon la même méthode : en exposant d'abord le cas arithmétique et en l'illustrant ensuite par des exemples linguistiques. Cependant, Varron le souligne nettement, cette démarche qui, dit-il, « va de 1 à 2 », n'est

pas une procédure de découverte, mais un mode d'exposition *a posteriori*, ordonnant des faits établis ; la pédagogie va du simple au complexe, mais l'heuristique, elle, suit plutôt la voie inverse – et les mathématiciens cèdent ici le pas aux physiciens :

Ceux qui spéculent sur la nature de l'univers – les *physiciens* – partent de l'ensemble des phénomènes naturels, c'est-à-dire d'éléments secondaires, pour remonter jusqu'à une mise en évidence des principes fondamentaux de l'univers. Les sons, de même, sont bien les constituants de la langue, mais c'est en partant de la langue que les grammairiens ont pu mettre les sons en évidence (§ 49, trad. citée, p. 193).

Or, pas plus que le son, le *mot* n'est, pour le grammairien, une donnée première ; celui-ci procède en effet de la multiplicité des formes fléchies (*albus, albi, albo... albus, alba, album...*) vers l'unité invariante qu'il abstrait des séries de formes variables et qui, associée à une interprétation récurrente, trouve son statut grammatical de mot (*albus*³ : « couleur de lait »).

La démarche méthodique du grammairien « qui spéculé sur la nature de la langue » est donc aux antipodes de la démarche spontanée du locuteur primitif, dont le premier geste linguistique, Varron l'admet sans réticence, est la *nomination* (le fait d'affecter un groupe de sons à la désignation d'une personne ou d'une chose, matérielle ou mentale, par une convention stable et partagée). Liée à la volonté humaine, cette opération de nomination en a l'arbitraire et l'irrégularité, qui se marque dans le caractère lacunaire, « défectif », des séries lexicales et dans les incertitudes de la morphologie dérivationnelle : aux habitants de Rome (*Roma*), on a donné le nom de Romains (*Romani*), et aux habitants de Capoue (*Capua*), celui de Capouans (*Capuenses*) (X. 16, trad. citée, p. 187). Cet arbitraire, une fois entré dans l'usage, ne peut plus être modifié, et nul ne saurait dire sans barbarisme **Romenses* ou **Capuani* (les **Romans*, les **Capouains*). Cependant, cette irrégularité de la dérivation – cette *anomalie*⁴ – n'empêche pas la flexion d'être parfaitement régulière, c'est-à-dire conforme à l'analogie de l'un et l'autre paradigme : *Romani* → *romanus, -a, -um* (romain, romaine) et *Capuenses* → *capuensis, -is, -e* (capouan, capouane). Ces régularités qui échappent à la volonté humaine forment ce que Varron appelle la *nature* de la langue :

Je parle d'arbitraire quand le premier venu donne à quelque chose un nom tiré d'un autre nom (*Romulus* → *Roma*).

Je parle de nature quand un nom est entré dans l'usage commun et

qu'on le décline sans se soucier de savoir quelle serait la volonté de son inventeur sur ce point (*Romae/Romam/Roma* [génitif/accusatif/ablatif]) (X. 15, trad. citée, p. 187).

Le grammairien, comme le physicien, cherche donc à mettre en évidence un ordre des choses, mathématisable et en quelque sorte antérieur à l'intervention humaine ; un ordre que la volonté des locuteurs, capricieuse, irréfléchie, tend à perturber : « la nature reste égale à elle-même si on ne vient pas la corrompre par un usage maladroit » (X. 60, trad. citée, p. 193). Sans aller jusqu'à régulariser entièrement l'usage (Varron, nous l'avons vu, juge hors de question d'éliminer une irrégularité telle que *Roma* → *Romani* vs *Capua* → *Capuenses*), le grammairien analogiste est tenté de prescrire un usage adroit, réfléchi, qui suive le fil analogique de la langue et le consolide. Partant des analogies, il distingue pour ce faire des analogies qui ont été en usage et qui ne le sont plus (en transposant ses exemples : *bénin/ †bénine, †scarlatin/scarlatine*) ; des analogies en usage (*crétin/crétine, concubin/concubine*) ; et des analogies qui ne sont pas en usage et ne l'ont jamais été (*témoin/*témoinne, *gourgandin/gourgandine*). Les individus qui constituent la communauté linguistique se contenteront des analogies en usage ; mais la « communauté elle-même » (ainsi s'exprime Varron... et l'on aimerait savoir quel rôle exact joue là le grammairien), la communauté, donc, par l'archive et l'enseignement, gardera la mémoire des analogies tombées en désuétude et acceptera l'idée que l'usage est la réalisation partielle et passagère du système de la langue ; le poète, enfin, aura pour mission de servir la nature plutôt que l'usage, et d'actualiser ainsi les potentialités de la langue.

Rappelons-nous la théorie de la métaphore chez Aristote (*Poétique*, 21)⁵. Fondée sur une analogie au sens strict, c'est-à-dire sur un rapport proportionnel de la forme /a est à b ce que c est à d/ – *l'écaille est au poisson ce que la plume est à l'oiseau, la vieillesse est à la vie ce que le soir est au jour* –, la métaphore résume cette analogie par un transfert de c dans le couple a-b, sous la forme /a est le c de b/ : *l'écaille est la plume du poisson, la vieillesse est le soir de la vie*. Elle permet ainsi d'utiliser un terme spécifique (*plume, soir*) pour désigner le genre commun à deux d'entre eux (*écaille et plume, vieillesse et soir*) là où le terme générique est soit inexistant (ce qui couvre les animaux), soit indésirable (*fin, mort*). Comme le forger d'analogies inusitées chez Varron, le forger de métaphores neuves chez Aristote trouve dans le système de la langue de quoi remédier aux lacunes de l'usage : si le poète analogiste s'écarte de l'usage, c'est pour être plus

régulier que son caprice, c'est au nom de l'accomplissement de la langue.

A cette construction... séduisante, convenons-en, les anomalistes, en la personne de Sextus Empiricus, vont adresser des objections qui ne le sont pas moins, et qui peuvent se répartir en deux familles apparentées : une famille épistémologique et une famille proprement linguistique.

Du côté de l'épistémologie, voire de la simple logique, Sextus Empiricus dénonce chez les analogistes deux sophismes : une *pétition de principe*, ou *cercle vicieux*, qui leur fait « supposer ce qui est en question » en tenant pour acquise, auprès de chaque locuteur, l'autorité de la règle proportionnelle ; et une *induction défectueuse* qui les amène à poser des règles absolues là où il n'y a que des tendances ; ainsi, même à supposer qu'ils ne se trompent pas sur la forme des règles, les analogistes se trompent et sur leur crédit et sur leur statut. Le passage mérite d'être cité (*Contre les grammairiens*, trad. Baratin et Desbordes, 1981, p. 152-153) :

- § 221 On peut argumenter en attaquant la base même du système des grammairiens. Une fois qu'ils ont établi des règles universelles, ils prétendent s'en servir pour juger de tous les mots un à un et dire si oui ou non ce sont bien des mots grecs. Mais on ne voit pas comment ils pourraient y arriver étant donné qu'on ne leur accorde pas que leur « universel » est bien un universel, ni d'ailleurs qu'il pourrait conserver sa nature d'universel sur toute l'étendue de son application.
- § 222 Illustrons cela avec un exemple pris aux grammairiens eux-mêmes. Quand on considère un mot particulier, *eumenès* [bienveillant] par exemple, en se demandant si l'on doit prononcer le génitif sans *s*, et dire *eumenou*, ou avec *s*, *eumenous*, les grammairiens arrivent avec un précepte universel et règlent définitivement la question. Ils affirment en effet que « tout mot simple se terminant par *ès* et oxyton [avec l'accent sur la dernière syllabe] prend obligatoirement un *s* au génitif ; exemples : *euphuès/euphuous* [bien né], *eusebès/eusebous* [pieux], *euklès/eukleous* [illustre] ; par conséquent, puisque *eumenès* est un oxyton du même type que les autres, on
- § 223 doit mettre un *s* au génitif et dire *eumenous* ». Mais ces curieux individus ne se sont pas rendu compte que déjà, si quelqu'un tient à dire *eumenou*, il ne leur accordera pas que leur règle est universelle : on peut être sûr qu'il dira que cet *eumenès* est bien un mot simple et oxyton mais qu'il ne prend pas d'*s* au génitif, et que les grammairiens font un cercle vicieux en considérant la question posée comme résolue.

- § 224 De plus, s'il y a règle universelle, elle a été établie en passant en revue tous les mots un par un et en constatant l'analogie qu'ils peuvent comporter, ou bien elle n'a été établie que sur une revue partielle. Mais il ne peut s'agir d'une revue exhaustive : les mots sont en nombre infini et il n'y a pas de connaissance de l'infini. Et, s'ils n'en ont vu qu'un nombre limité, d'où tirent-ils que ce qui vaut pour quelques mots vaut pour tous ? Si certains mots ont une propriété quelconque, cela n'entraîne pas que tous les mots ont cette propriété.
- § 225 Là-dessus certains répliquent, de façon ridicule, que la règle universelle se tire d'une majorité de cas. C'est ne pas se rendre compte de la différence qu'il y a entre « universel » et « majorité » ni du fait qu'une règle fondée sur une majorité de cas se trouve fautive à l'occasion.

En fait, si le grammairien analogiste est « ridicule », c'est que son objet d'amour – cette analogie dont il fait la *nature* de la langue – n'exerce pas sur tous les locuteurs, ni même sur tous les grammairiens, la séduction qu'il croit ; défendre une autre conception de la grammaire, c'est investir la langue sous une autre figure, c'est avoir de sa nature, et de la *nature* en général, une autre conception. Et en effet, en se référant à la biologie (et non aux mathématiques), Sextus Empiricus admet, avec Cratès de Mallos et toute l'école stoïcienne, l'idée d'une nature où le faisceau des déterminations multiples, qui n'exclut pas une part d'indétermination, engendre naturellement des *hapax*, des cas uniques qui font figure d'exceptions (*ibid.*) :

- § 226 Il y a de multiples domaines où la nature produit des êtres exceptionnels : qu'on songe à la vipère à cornes parmi les innombrables serpents, à l'éléphant, seul quadrupède pourvu d'une trompe, à la baleine, seul poisson vivipare, à l'aimant, seule pierre capable d'attirer le fer. Il n'est donc pas absurde de supposer qu'il peut y avoir aussi, au milieu d'un grand nombre de mots suivant un même modèle de déclinaison, un mot qui ne se décline pas comme les autres. Il faut alors renoncer à le comparer aux autres en se demandant s'il leur est analogue, et voir simplement comment l'usage le traite : en fait-il un mot analogue aux autres ou un mot exceptionnel ? Et quelle que soit la réponse, c'est elle qui nous dictera notre façon de prononcer ce mot.
- 227

Régulariser ces *hapax* rebelles aux quadrillages de nos cadastres mentaux, ou s'en désintéresser, serait détruire, ou dédaigner, l'œuvre de la nature sous prétexte que ses voies sont impénétrables, ou impossibles à gérer. Or, le savant doit se mettre au service de la nature et non l'asservir à son confort de gestionnaire ; plutôt que de s'irriter des exceptions, il doit accepter l'idée qu'elles révèlent – *par-*

fois – un réel d'un autre ordre, où des caractérisations spécifiques, voire singulières, sont légitimes.

Sur le terrain de la linguistique proprement dite, Sextus Empiricus en donne, en morphologie dérivationnelle (ce choix n'étonnera personne), deux exemples frappants (§ 217). Le premier est celui des verbes actifs grecs en *-izeîn* dérivés du nom des parties du corps ; pour les analogistes, leur série, quoique formellement régulière, n'est pas très « intéressante » car on ne peut pas abstraire de valeur sémantique stable correspondant au suffixe. En effet, *antiknèmizeîn* (de *antiknèmion*, la jambe) signifie *heurter* de la jambe, alors que *gastri-zeîn* (de *gastèr*, l'estomac) signifie *se remplir* l'estomac, et *muktèrizeîn* (de *muktèr*, le nez) *saigner* du nez. Mais c'est la présomption d'identité (l'attente « aristotélicienne ») qui crée l'impression d'anomalie, le verbe exprimant au contraire très « naturellement » (dans l'attente « stoïcienne ») l'action spécifique caractéristique de chacune de ces parties du corps à l'exclusion des autres. Il en va exactement de même avec les verbes moyens en *-zhestaĩ* dérivés de noms traités comme des lieux : l'analogiste trouvera irrégulier, c'est-à-dire contraire à la règle de proportionnalité, et l'anomaliste trouvera régulier, c'est-à-dire conforme à la règle de spécificité, que *katakrèm-nizhestaĩ* (de *katakrèmnos*, le précipice) veuille dire *tomber* dans un précipice, y être précipité, quand *hippazhestaĩ* (de *hippos*, le cheval) veut dire *monter* à cheval, chevaucher, et *hèliazhestaĩ* (de *hèlios*, le soleil) se *mettre* au soleil, se chauffer, s'ensoleiller le cœur et la couenne !

Ajoutons, bien que Sextus Empiricus n'en parle pas, que, en face de la métaphore aristotélicienne comme transfert analogique, les stoïciens ont développé⁶ une théorie des changements de sens auxquels ils ont donné le nom de *tropes* : dans son usage alors non technique, ce mot désignait au masculin, *tropos*, un tour ou un détour, et au féminin, *tropè*, un changement d'état rapide, une saute d'humeur ou de vent, le brusque virage du lait qui « tourne ». Sens détourné, tournure qui contourne la « disette » d'un mot propre (les *ails* du moulin : *catachrèse*) ou saute du sens qui vire en contexte (la *clef* du coffre, la *clef* du gouvernail, la *clef* des champs, la *clef* de l'énigme), sous ce concept polymorphe de *trope* sont répertoriés des changements de sens inscrits dans la langue même et fondés sur des mises en relation qui, dans l'ensemble, doivent moins à la ressemblance (une *écharpe* de brume : *métaphore*) qu'aux différents modes de la typicalité : le bruit caractéristique (la chouette *hulule* : *onomatopée*), l'instrument ou l'emblème caractéristique (le *glaive* et la *charrue* : *métonymie*), le moment caractéristique (à la *moisson* : *métalepse*), la

partie caractéristique (un *toit*, un *cœur*, la *main* d'une femme : *synecdoque*), le représentant caractéristique d'une classe : *comble*, *parangon*, *prototype* – qu'il s'agisse d'un nom propre (un *Crésus*, une *Pénélope* : *antonomase*) ou d'un nom commun, et qu'il soit employé en sens direct (une *tortue* pour un lambin : *hyperbole*) ou en sens inverse (une *flèche* pour un lambin, un *Hercule* pour un gringalet : *antiphrase*). Telles étaient, semble-t-il, les huit catégories primitives des tropes stoïciens.

Longtemps une conception a-nomale (voir ici même, n. 4) de l'anomalie, comme hors la loi de l'analogie, n'a vu dans les tropes que des écarts délibérés par rapport à la norme ; aussi les a-t-elle (à bon droit, de ce point de vue) jugés « inintéressants », leur préférant la métaphore analogique aristotélicienne. Or, les stoïciens ne sont pas plus « subjectivistes » que les aristotéliciens : s'ils s'opposent à leur modèle de la nature, ce n'est pas au nom de l'« homme », mais au nom d'un autre modèle de la nature, auquel ils se soumettent eux aussi ; s'ils s'opposent à l'extension universelle de leur loi proportionnelle, c'est au nom d'une loi non proportionnelle comportant des discontinuités, des hiérarchies, des types, des *hapax* et des retournements, qu'une logique non aristotélicienne ou des fonctions mathématiques non monotones devraient pouvoir formaliser ; une conception an-homale de l'anomalie, comme loi contre-analogique⁷, pourrait ainsi rendre aux tropes leur intelligibilité scientifique, les réinscrire au cœur de la grammaire.

Pour conclure en deux mots, souhaitons que la sémantique cognitive se sente attirée par un tel programme ; ou qu'au moins ces quelques rappels historiques lui permettent aujourd'hui de reconnaître les siens et de se donner, face aux Aristarques d'Alexandrie, des ancêtres d'élection du côté de Pergame.

Françoise DOUAY
Université d'Aix-en-Provence

Jean-Jacques PINTO
Université d'Aix-en-Provence

NOTES

1. Sur cette problématique des deux discours divergents, voir F. Douay-Soublin et J.-J. Pinto, « Raisonnement et subjectivité. Genèse de la métaphore », in *Actes du séminaire du GRTC*, Aix-en-Provence, LEST/Marseille, CNRS, 1984, p. 92-100 ; J.-J. Pinto, « Identifi-

Françoise Douay, Jean-Jacques Pinto

cations divergentes et non-commutation des synonymes dans les métaphores usuelles : un type inaperçu de contraintes sur l'analogie », in *La Contre-Analogie*, Documents du GTA, n° 10, Paris, Conseil d'État, 1987, p. 62-101.

2. On trouvera un résumé commode de la querelle des analogistes et des anomalistes dans R.H. Robins, *Brève Histoire de la linguistique, de Platon à Chomsky*, Paris, Éd. du Seuil, 1976, p. 23-26. Nous-mêmes suivons ici de près les beaux travaux, et les superbes traductions, de M. Baratin et F. Desbordes, *L'Analyse linguistique dans l'Antiquité classique*, Paris, Klincksieck, 1981 (en particulier leur Introduction, p. 34-48, et les Textes qui s'y rapportent : n° 29-37, p. 142-197).

3. La tradition a finalement retenu, pour représentant du mot, la forme du nominatif masculin singulier (*albus, rex, pater...*). Varron, quant à lui, préférait l'ablatif, où il suffit de retrancher la désinence vocalique (*albo, rege, patre...*) pour obtenir le radical sous sa forme la moins altérée (X. 62, trad. citée, p. 194).

4. En dépit d'une croyance tenace, *anomal, anomalie* n'est pas étymologiquement la négation de *nomos*, la coutume, la loi ; c'est la négation de *homalos*, uni, égal, régulier, constant (lui-même dérivé de *homos*, le même) ; *an-(h)omalos* signifie donc en grec accidenté, inégal, irrégulier, inconstant.

5. Dans sa *Rhétorique*, Aristote insiste sur des aspects plus pragmatiques de la métaphore : l'euphémisme, l'éloge et le blâme, et la double description servant des intérêts antagonistes (« aujourd'hui les pirates se donnent le nom de *pourvoyeurs* »).

6. Voir K. Barwick, *Probleme der stoischen Sprachlehre und Rhetorik*, Berlin, 1957, p. 92-98.

7. Voir F. Douay-Soublin, « La contre-analogie, ou Réflexion sur la récusation de certaines analogies pourtant bien formées cognitivement », in *La Contre-Analogie, op. cit.*, p. 1-61.